

C'est une petite église délicieuse. De bois clair, avec des fenêtres en ogives rustiques, un clocheton de village. Elle me rappelle des églises entrevues dans les paysages neigeux de Norvège. Une humble, mais gracieuse et sincère offrande à la pensée de Dieu. Et si pittoresquement modeste dans la ferveur à laquelle elle invite, elle n'en est que plus doucement éloquente. Mais rencontrer cela, tout d'un coup, de nouveau, à cette même place qui évoque précisément tant d'impiétés historiques et de souvenirs forcenés, quelle suggestive vision aussi !

Quoi, voilà donc revenue et redressée et officiellement même jugée nécessaire, l'image qu'on disait abolie ? Malgré tout, elle parle. Elle donne raison à M. Combes quand il écrit aujourd'hui à une religieuse. Elle donne raison, quand même, à tous ceux qui rendent justice, qui ont gardé en eux l'attachement à une source qui rafraîchit et la force d'une croyance qui élève. Dans la lutte des partis, tant de nobles églises ont souffert ! Dans cette guerre de toutes les abomination, tant de cathédrales ont été mortellement offensées et parmi les plus saintement glorieuses en leur majesté ! Mais ce qui ne saurait mourir, ou seulement être atteint, c'est tout ce que dit du passé et pour l'avenir une simple petite église, fût-elle de pitchpin.

Ce qu'elle dit des temps anciens, en quelques lignes Michelet l'a magnifiquement exprimé. L'église, a-t-il écrit, était alors le domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable mesure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané : il n'y avait qu'une maison, à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait le droit d'asile ; la vie sociale y était réfugiée tout entière ; l'homme y priait, la commune y délibérait, la cloche était la voix de la cité ; elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté.

Ce qu'elle dit pour l'avenir, c'est l'indispensable bienfait d'une émotion fraternelle, d'une conscience plus saine, d'un idéal plus consolant. Pour ressentir tout ce qu'elle vaut, tout ce qui vient d'elle, le mérite peut-être — oserai-je le penser ? — n'est pas complètement nécessaire, d'être à toute heure de ses fidèles : à passer seulement devant elle, rien qu'à l'entrevoir même de loin, elle éclaire l'âme de tendresse, d'espoir, de vérité et divinement conduit, en effet, à des châteaux intérieurs la pensée la plus fièrement dédaigneuse.

Lieux communs, à l'usage de ceux qui possèdent la foi, clament déjà M. Homais. Mais que Clemenceau me pardonne ! Je ne suis pas bien certain qu'en passant un de ces matins devant cette petite église de la place de la Concorde, cette revenante, cette libératrice de l'Homme trop enchaîné, lui-même n'éprouve pas comme une involontaire émotion, et, donnant tort à M. Renan, n'aille faire malgré lui oraison...